

FRÉDÉRIC NAU

***LA DUCHESSE  
DE LANGEAIS***

de Balzac

OU L'HISTOIRE  
D'UNE ÉTOILE FILANTE

**CHAMPION**

---

Commentaires

# INTRODUCTION

« Ah ! fit la marquise, je n'entends jamais ce nom sans penser à la pauvre duchesse de Langeais, qui a disparu comme une étoile filante<sup>1</sup> » : ainsi réagit la marquise d'Espard, lorsqu'elle entend prononcer le nom de Montriveau au cours d'une conversation mondaine, qui a lieu à l'Opéra en 1821. La jeune femme, qui a succédé à la duchesse comme reine de l'aristocratie parisienne, en commente la destinée énigmatique, qui forme le sujet de *La Duchesse de Langeais*. Elle n'aura de cesse d'y revenir, reprochant encore, dans un récit plus tardif, à Mme de Rochefide d'avoir « singé Mme de Beauséant et Mme de Langeais » (*Les Secrets de la princesse de Cadignan*, VI, p. 958).

À l'exception du roman qui porte son nom et du *Père Goriot* (où elle reconforte Mme de Beauséant dont les malheurs de femme abandonnée préfigurent les siens), la duchesse de Langeais n'apparaît guère, pourtant, dans *La Comédie humaine* : c'est qu'elle s'élimine elle-même, en quittant la vie mondaine et en allant se cloîtrer en Espagne, où elle meurt quelques années après une relation tumultueuse avec le général de Montriveau. Elle est seulement évoquée épisodiquement, ayant laissé une empreinte durable dans la mémoire parisienne, à la fois pour son orgueilleuse beauté et pour sa carrière fulgurante.

Inscrite dans la mémoire de l'œuvre et de ses personnages, absente de la plupart des intrigues qui se jouent après 1818, la

---

1. Balzac, *Illusions perdues* dans *La Comédie humaine*, éd. Pierre-Georges Castex, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1976-1981, tome V, p. 276. Les références à *La Comédie humaine*, renvoyant toujours à cette édition, seront désormais données entre parenthèses, avec la mention du volume, suivie de l'indication de page. Les références à *La Duchesse de Langeais* seront également indiquées entre parenthèses, avec un double renvoi : d'abord à l'édition de La Pléiade (tome V), puis à l'édition du Livre de Poche (Librairie Générale Française, 1998).

duchesse jouit ainsi d'une situation paradoxale dans *La Comédie humaine*, dont elle marque une *origine mythique*, comme si les *Scènes de la vie parisienne* constituaient symboliquement une prolongation de sa brève existence romanesque.

Ce qui est vrai du personnage l'est aussi du roman *La Duchesse de Langeais* qui marque une étape décisive dans l'élaboration de l'œuvre balzacienne. Il est rédigé à une époque où Balzac expérimente différents styles et différents modes de publication, et ces tendances s'y manifestent sans toujours se concilier aisément.

D'un côté, le jeune écrivain rencontre enfin son public : la *Physiologie du mariage*, qui présente une série de réflexions désabusées sur les relations entre les hommes et les femmes, lui a valu un succès qui s'était longtemps refusé à lui. Il s'efforce de faire fonds sur sa nouvelle notoriété en devenant le spécialiste de la psychologie féminine, dont il propose plusieurs études, souvent sous la forme de nouvelles, comme *La Femme abandonnée*<sup>2</sup>. Il ne renonce pas, pour autant, à la littérature fantastique, qu'il avait pratiquée dans ses plus jeunes années : il publie ainsi *La Peau de chagrin*, roman également reçu avec faveur.

D'un autre côté, il ne parvient pas à s'imposer comme un auteur essentiel au sein du milieu monarchiste. Il multiplie, pourtant, les contributions aux revues conservatrices (*Le Rénovateur*, *L'Europe littéraire*, *Écho de la jeune France*), et, même lorsque tel de ses articles sur le gouvernement n'y est pas accueilli, il le recycle dans son roman *Le Médecin de campagne*, dont un long chapitre est consacré à un dîner de notables partageant leurs visions paternalistes sur la société et leurs théories réactionnaires. L'échec amoureux vient redoubler l'échec politique : Balzac espérait devenir l'amant de la marquise de Castries, figure du camp légitimiste, et la rebuffade que lui oppose cette dernière lui cause une très amère déception. Résolu à se venger de cet affront, il imagine le personnage principal du *Médecin de campagne*, le docteur Benassis, rendu malheureux par une femme coquette et

---

2. Certains de ces récits brefs sont ultérieurement regroupés dans des œuvres plus amples, comme *La Femme de trente ans* et *Autre étude de femme*.

détestable, qui évoque immanquablement Mme de Castries ; il a finalement substitué à cette « confession » un autre développement, moins accusateur. Sa désillusion sentimentale est encore transposée dans un conte drolatique (« Désespérance d'amour<sup>3</sup> »).

La genèse de *La Duchesse de Langeais* témoigne de ces aspirations contradictoires. Balzac décrit volontiers son roman, initialement intitulé *Ne touchez pas la hache*, comme une nouvelle revanche sur la marquise qui l'a dédaigné<sup>4</sup>, mais il en confie tout de même les deux premiers chapitres à la revue légitimiste *L'Écho de la jeune France* avant de reprocher à son directeur de s'être trop pressé de les publier, au printemps 1833 ; il interrompt alors brutalement sa collaboration et n'achève son roman qu'en mars 1834. Quant à la peinture prétendue de la nature féminine *stricto sensu*, elle n'est pas non plus aussi unilatérale que les

3. Sur les liens entre la « Confession inédite du médecin de campagne », le conte drolatique et *La Duchesse de Langeais*, voir l'article de Roland Chollet, « De "Désespérance d'amour" à *La Duchesse de Langeais*. Un exemple de l'unité de la création balzacienne », *L'Année balzacienne*, 1965, p. 93-120.

4. *La Duchesse de Langeais* se termine ainsi par une mention symbolique et fautive : « Genève, au Pré-Lévêque, 26 janvier 1834 ». La correspondance de Balzac prouve qu'à cette date, le roman n'était pas achevé, mais elle renvoie au jour où le romancier et Mme Hanska sont devenus amants, et, surtout, constitue une revanche sur un autre séjour genevois, lors duquel, l'année précédente, Mme de Castries l'avait repoussé. Ce n'était apparemment pas suffisant pour calmer les ardeurs jalouses de Mme Hanska, à qui Balzac demande, le 3 mars 1834, de ne surtout pas lire la nouvelle œuvre : « Vous pourriez, quoique certaine de l'entier dévouement de celui qui vous écrit, vous y blesser, comme quand on se pique à des buissons » (*Lettres à Madame Hanska*, Robert Laffont, « Bouquins », 1990, tome I, p. 144). Plus tard, en 1836, il accrédite la lecture vengeresse de *La Duchesse de Langeais* dans deux lettres à une mystérieuse correspondante, qui se fait appeler « Louise » : « Dites tout ce qu'il vous plaira sur *La Duchesse de Lang[eais]*, vos remarques ne tomberont pas sur moi, mais sur une personne que vous devez connaître, illustre élégante, qui a tout approuvé, tout corrigé comme un censeur royal, et de qui l'autorité ducale, ou bientôt ducale est incontestable. Je suis à l'abri sous son schall » (Balzac, *Correspondance*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2006-2017, tome II, p. 18) ; voir aussi la lettre du 20 mars 1836 : « Moi seul sais ce qu'il y a d'horrible dans *La Duchesse de Langeais* » (*ibid.*, p. 34).